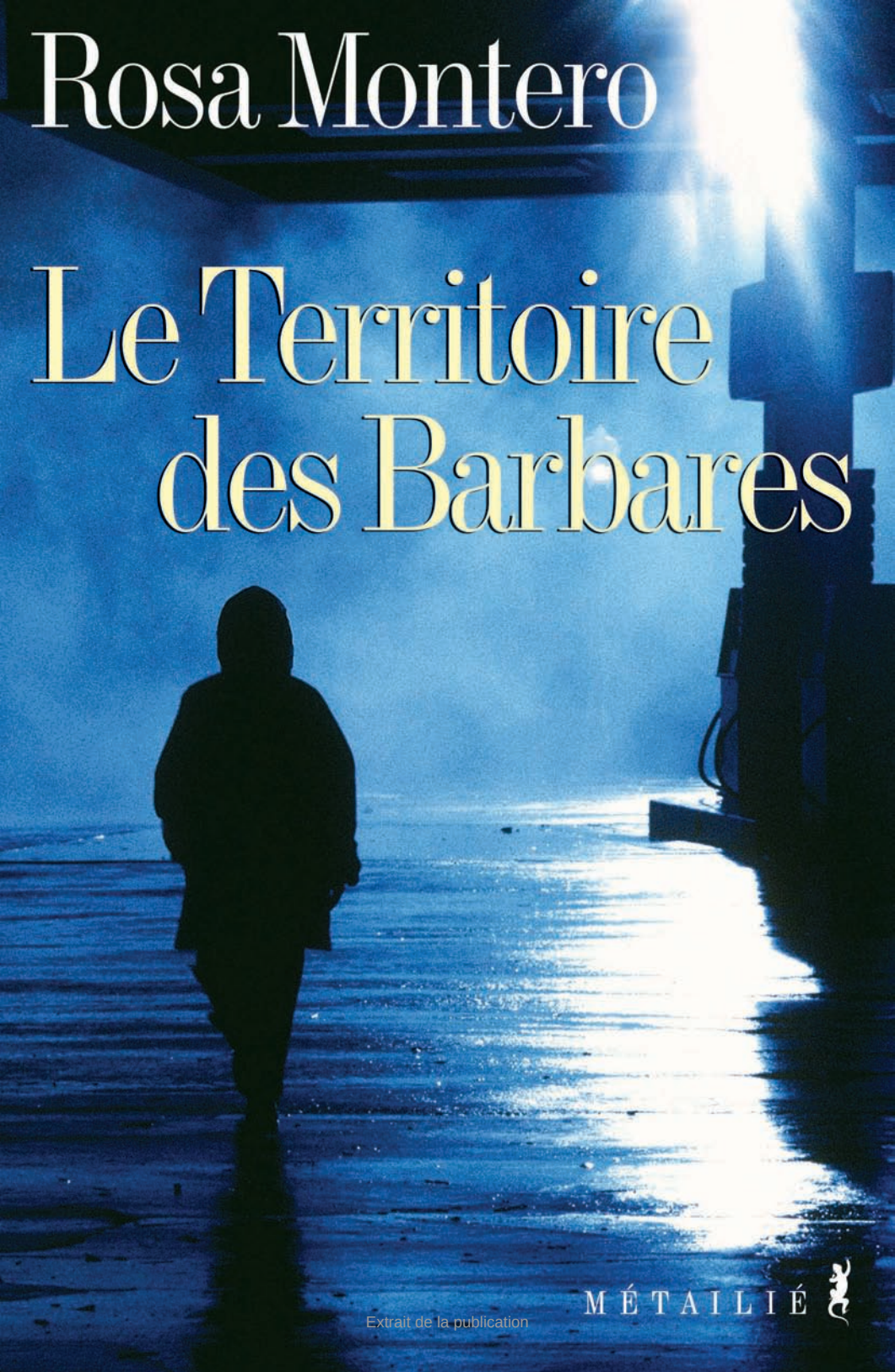
Rosa Montero

Le Territoire des Barbares



MÉTAILIÉ

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE TERRITOIRE DES BARBARES

Extrait de la publication

Rosa MONTERO

LE TERRITOIRE DES BARBARES

Traduit de l'espagnol
par André Gabastou

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2002

Extrait de la publication

Titre original : *El corazón del Tartáro*
© Rosa Montero, 2001
Pour la traduction française : © Éditions Métailié, Paris, 2002
ISBN : 2-86424-434-9
ISSN : 1264-3238

À ma mère, qui m'a appris à raconter ; à mon frère, qui m'a démontré qu'il était possible d'écrire des romans ; et à la mémoire de mon père, qui m'a inoculé l'amour de la lecture.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'enfant est le père de l'homme.

WILLIAM WORDSWORTH

Nul mortel ne traverse intact la vie sans payer.

ESCHYLE

Essaie de profiter de la grande fête de la vie
avec les autres hommes.

ÉPICTÈTE

Extrait de la publication

Le pire, c'est que les malheurs n'ont pas l'habitude de s'annoncer. Il n'y a pas de chiens qui hurlent à l'aube pour nous signaler la date de notre mort, et nul ne sait, au lever du jour, si c'est une journée de routine ou une catastrophe qui l'attend. Le malheur est une quatrième dimension qui adhère à nos vies comme une ombre ; la plupart des humains s'arrangent pour oublier que leurs vies sont fragiles et mortelles, mais certains individus ne savent pas se protéger de la peur de l'abîme. Zarza appartenait à ce dernier groupe. Elle avait toujours su que l'adversité s'approche insidieusement, à pas feutrés.

Ce jour-là, Zarza se réveilla avant que le réveil ne sonne et elle remarqua aussitôt qu'elle était angoissée. C'était un malaise qu'elle connaissait bien, dont elle souffrait souvent, surtout le matin, dans le demi-sommeil, au sortir des limbes des rêves. C'est qu'il faut un certain degré de confiance dans le monde et en soi-même pour supposer que la réalité continue, de l'autre côté des paupières closes, attendant doucement qu'on se dégourdisse. Ce jour-là, Zarza n'avait pas spécialement confiance en l'existence, et elle garda les yeux fermés, craignant de regarder et de voir. Elle était couchée sur le dos, encore étourdie, et le monde autour d'elle avait l'air d'onduler, gélatineux et instable, sa personnalité diurne n'étant pas encore rassemblée. C'était une naufragée allongée sur un radeau flottant sur une mer peut-être infestée de requins. Elle prit la ferme résolution de ne pas ouvrir les yeux tant que la réalité n'aurait pas recouvré sa fermeté. Le retour à la vie est parfois un voyage difficile.

De l'obscurité extérieure lui parvint un long gémissement et elle serra un peu plus les paupières. C'était, en effet, une plainte presque animale, une lamentation rauque qui se répétait. Des murmures fébriles, des paroles entremêlées de pleurs, puis une cascade de soupirs. Tout à coup des craquements de bois, comme un voilier secoué par le vent. Voix d'homme. Cris. Coups bruyants de chair contre chair, suivis de nouveaux craquements rythmés. À quelques mètres des yeux clos de Zarza, du lit de Zarza, de la chambre de Zarza, un couple devait faire l'amour. Peut-être même engendraient-ils un enfant. À des heures pareilles, pensa-t-elle, incrédule et contrariée. De l'autre côté de la cloison, la vie explosait, tandis que Zarza émergeait lourdement d'une mer de gélatine. Le bruit des corps se poursuivait, toute cette exagération, ce vacarme mou. Réduit à ce tapage de voisinage, décomposé en frôlements et gémissements, l'acte sexuel en devenait ridicule et absurde. Une espèce de spasme musculaire, un exercice de gymnastique. La sonnerie stridente du réveil coïncida avec le hurlement final du couple. De mauvaise humeur, Zarza ouvrit un œil, puis l'autre.

Elle vit tout d'abord le réveil. Noir, carré, en plastique, banal. Il s'ébrouait encore, dompté et insignifiant, ses aiguilles indiquant huit heures deux. Rassurée par ce spectacle inoffensif, Zarza laissa son regard traîner dans la chambre. Dans la pénombre du matin d'hiver, elle reconnut le laid encadrement en aluminium de la fenêtre, les rideaux ternes et grisâtres, le placard, une chaise sans style, la table de nuit et la lampe de chevet, des étagères rudimentaires. Tout était aussi impersonnel qu'une chambre d'hôtel. Ou la chambre à coucher d'un petit appartement meublé, ce dont, en fait, il s'agissait. Zarza reconstruisit mentalement l'autre pièce : le canapé vert sombre, la table ronde de mauvais bois, trois chaises pareilles à celle de la chambre, un buffet trop grand pour un tel espace. Il n'y avait pas un seul tableau, pas une seule affiche, même pas un calendrier. Pas d'objets décoratifs, pas de vases, pas de cendriers. Comme trace personnelle, uniquement l'ordinateur portable sur la table du séjour et quelques livres éparpillés un peu partout.

On aurait dit qu'elle venait de déménager, pourtant elle était là depuis déjà deux ans. Zarza aimait que son monde soit ainsi, imprécis, élémentaire, dénué de mémoire, parce qu'il y a des souvenirs qui blessent comme la balle de quelqu'un qui se suicide.

Résignée, elle fronça les sourcils et alluma la lampe. Elle détestait, les sombres matins d'hiver, avoir à allumer la lumière électrique : éclairées par ces ampoules inopportunes, les choses devenaient lugubres. Elle contempla de nouveau, maintenant en pleine lumière, les rideaux poussiéreux, la fenêtre en aluminium, l'armoire en contreplaqué à quatre sous. Oui, sans aucun doute, cette maison était la sienne. Sans aucun doute, Zarza était revenue du monde de la nuit. Elle assimilait peu à peu, par cercles concentriques, les détails précis de sa réalité. C'était un jour ouvrable, elle travaillait, elle devait se lever. C'était l'hiver, peut-être Noël, non le 7 janvier, juste après les Rois. Les fêtes de fin d'année s'achevaient. C'était mardi, non mercredi ! Probablement mardi, trois jours avant le week-end. Il était un peu plus de huit heures, elle commençait à neuf, la boîte était en banlieue, elle devait se lever. Elle était éditrice et correctrice dans une grande maison d'édition, elle avait trente-six ans et s'appelait Sofía Zarzamala. Elle s'appelait Zarza. C'est tout. Rien de plus. Pas de pensée superflue. Elle devait se lever.

Elle arrêta le réveil qui s'agitait encore sur la table de nuit, s'assit sur le lit. L'air de la chambre enveloppa mollement son corps, comme une veste mal ajustée. Aux mêmes heures, au même moment, des milliers de personnes solitaires se levaient dans la carapace de leurs maisons vides. Zarza sentit le monde peser sur ses épaules. Si elle avait tout à coup une crise cardiaque et en mourait, on mettrait au moins deux jours avant de s'en apercevoir. Mais Zarza n'avait pas le temps de mourir, elle devait se lever.

En savates, elle se dirigea vers la salle de bains qui n'avait pas de fenêtre. Elle alluma la rangée d'ampoules qui encadraient la glace et se regarda. Toujours la même pâleur et l'ombre bleutée au-dessous des yeux. Peut-être à cause de la lumière artificielle ; peut-être, sous la violente lumière du soleil, n'aurait-elle pas cet

Extrait de la publication

aspect languide et morbide. Les gens disaient qu'elle était belle, du moins quelques-uns le disaient encore ; et elle l'avait cru très longtemps auparavant, dans une autre vie. Maintenant, elle se trouvait tout simplement bizarre, avec cette épaisse crinière rousse parsemée de cheveux blancs, comme un feu qui s'éteint ; cette peau laiteuse et ces cernes, ce regard sombre dans lequel il lui était impossible de se reconnaître. Un vampire diurne. Il y avait très longtemps qu'elle n'arrivait plus à se réconcilier avec son image. Elle ne se sentait pas tout à fait réelle. C'est pourquoi elle ne se faisait jamais photographier et évitait de se regarder dans les miroirs, les vitrines, les portes en verre. Elle ne se montrait qu'à son reflet, tous les matins, dans sa salle de bains. Elle affrontait le tain de la glace, les paupières lourdes et, dans la bouche, le goût saumâtre de la nuit, pour essayer de s'habituer à son visage actuel. Mais non, elle ne s'y faisait pas. Elle était toujours une étrangère. Tout compte fait, les vampires non plus ne peuvent contempler leur propre image.

À huit heures quatorze, Zarza entra dans la cabine de douche. Il y avait, dans la répétition des petits actes quotidiens, quelque chose de très réconfortant. Parfois, elle s'amusait à imaginer combien de fois encore elle ouvrirait ainsi le robinet d'eau chaude de la douche ; combien de fois elle enlèverait sa montre puis la remettrait. Combien de fois elle presserait le tube de dentifrice sur sa brosse à dents, se passerait du déodorant sous les aisselles et ferait chauffer le lait du petit déjeuner. Toutes ces bagatelles, qui s'enchaînaient, finissaient par construire quelque chose qui ressemblait à la vie. Elles étaient comme le squelette exogène de l'existence, des routines pour pouvoir continuer, tenir le coup, reprendre haleine sans avoir à penser. Et les jours glisseraient ainsi doucement le long des flancs du temps, béatement vides de sens. Il lui aurait été égal que le reste de sa biographie se réduise à une série d'automatismes, une liste de gestes routiniers inscrite sur un gros livre poussiéreux tenu par un bureaucrate qui s'ennuie : "À sa mort, Sofía Zarzamala s'est lavée 41 712 fois les dents, a agrafé 14 239 fois son corsage, coupé 2 053 matins les ongles de ses pieds" Mais à huit heures

Extrait de la publication

quinze, alors qu'elle commençait à se savonner, survint un événement inattendu qui mit un terme à l'inertie des choses : le téléphone sonna. Il sonnait rarement chez elle et, bien sûr, jamais à une heure pareille. Si bien qu'elle ferma le robinet de la douche, sortit de la salle de bains en glissant sans se faire mal, saisit au vol une serviette et, tout en laissant sur le parquet une légère traînée d'eau, atteignit l'appareil posé sur la table de nuit.

– Oui ?

– Je t'ai retrouvée.

Zarza reposa l'appareil d'un geste brusque et elle ne prit même pas la peine de se sécher. Elle ramassa par terre ses sous-vêtements, les mit ; puis, elle prit ses bottes, son pantalon de velours, son grand pull gris, sa veste de cuir retourné. Elle ouvrit le tiroir de la table de nuit, en retira l'argent et le mit dans son sac à main. Le téléphone recommençait à sonner, mais elle ne répondit pas. Elle savait que, si elle le faisait, elle réentendrait la même voix, peut-être la même phrase. Je t'ai retrouvée. L'appel avait mis en branle un chronomètre invisible, l'inexorable tic-tac d'un compte à rebours. Zarza fut si rapide que, trois minutes à peine après avoir reçu le message, elle était déjà prête. À huit heures dix-neuf, elle poussait la porte de son appartement sans savoir si elle pourrait y retourner un jour, tandis que, provoquant, envahisseur, triomphal, le téléphone retentissait dans son sillage…

Extrait de la publication

Quand elle reprit conscience de la réalité et cessa de se concentrer uniquement sur sa fuite, Zarza s'aperçut qu'elle était au beau milieu du périphérique en train de faire son trajet quotidien pour se rendre à son travail. Elle avait dévalé les escaliers, regagné sa voiture en trois enjambées et traversé la moitié de la ville en se faufilant dans les bouchons parmi les protestations des autres conducteurs ; cependant, malgré sa précipitation, elle n'avait pu se débarrasser de la sensation de catastrophe imminente que l'appel avait provoquée en elle. Elle était donc là, éperdue, en pleine autoroute, comme tous les matins. Mais ce n'était pas un jour normal. Pour elle, les jours normaux n'existaient plus. Mais à vrai dire Zarza s'était toujours méfiée de la normalité ; elle avait toujours craint que le quotidien ne soit une construction trop fragile, trop ténue, aussi facile à détruire que la toile vaporeuse d'une araignée. Des années durant, Zarza avait essayé de consolider son petit étal de routines, mais l'armature s'était effondrée et elle devait faire quelque chose. Dans l'immédiat, il n'était pas question de s'approcher de la maison d'édition. S'*il* connaissait son domicile, *il* devait aussi savoir ce qu'elle faisait. Elle donna un coup de volant et prit la première sortie. Elle devait remettre ses idées en ordre. Elle devait réfléchir à ce qu'elle devait faire.

Elle s'arrêta quelques rues plus loin. Le hasard, ce romancier fou qui nous écrit, l'avait fait passer devant un café qu'elle fréquentait jadis. Il était huit heures cinquante et on venait d'ouvrir car l'endroit était à peu près vide, encore décoré de guirlandes de Noël fanées. Elle s'assit au fond, juste en face de la

Extrait de la publication

petite table qu'elle avait l'habitude d'occuper quand elle y venait bien des années auparavant. Elle était libre mais elle n'osa pas s'y mettre. Quelque chose l'en empêchait, un petit souvenir gênant en travers de l'estomac. Elle s'installa donc en face, à l'une des tables décaties de marbre et de bois, près de la fenêtre, et, pendant un bon moment, elle ne se soucia que de respirer.

– Qu'est-ce que vous désirez ?

– Un thé, s'il vous plaît

Respirer et continuer. Dans les pires moments, Zarza le savait, il fallait s'accrocher à des choses toutes simples. Respirer et continuer. Il fallait se débarrasser de tout superflu et résister, se cramponner à l'existence comme un animal, comme un mollusque à son rocher en face de la vague. De plus, elle avait toujours su que cela arriverait. Elle aurait dû s'y préparer. Mais elle ne l'avait pas fait. Zarza se méfiait d'elle-même et de la façon dont elle posait les problèmes. Des années auparavant, *il* disait souvent qu'elle avait une personnalité fuyante ; peut-être avait-*il* raison ; peut-être ne savait-elle pas affronter directement les choses ; pas plus que le souvenir qu'elle en avait gardé. Parfois elle pensait qu'elle était devenue historienne pour s'approprier la mémoire d'autrui et échapper à la sienne. Pour se souvenir de quelque chose qui ne lui fasse pas mal. L'historien comme parasite du passé des autres.

De la fenêtre du café, on voyait justement les tours de l'université où Zarza avait fait ses études ; c'était ici, dans ce lieu public, qu'ils avaient l'habitude de se retrouver après les cours. Elle était devenue médiéviste ; *lui* s'était spécialisé en histoire contemporaine. Mais très longtemps auparavant, dans une autre vie. Avant que la Reine n'apparaisse. Zarza fut reprise de nausées : peut-être était-ce le cadavre à moitié digéré de sa propre innocence, se dit-elle avec une grandiloquence moqueuse. Même si elle n'avait jamais été vraiment innocente. L'enfance est l'endroit où tu passes le reste de ta vie, pensa Zarza ; les enfants battus battront leurs enfants, les fils d'ivrognes deviendront alcooliques, les descendants des suicidés se tueront, ceux qui ont des parents fous le seront à leur tour.

Respirer et continuer ! Elle devait s'endurcir et rassembler ses forces. Elle devait se préparer. Comme les guerriers avant la bataille. Par exemple, elle aurait dû manger quelque chose ; elle ne savait pas quand elle pourrait le refaire. Elle repoussa la tasse de thé à laquelle elle avait à peine touché et appela le garçon.

– S'il vous plaît, un sandwich à l'omelette et un café.

C'était ce qu'elle prenait avec *lui*, quand ils venaient là. De l'omelette entre des tranches de pain grillé. En ce temps-là, ils prenaient encore du plaisir à manger, les allées ensoleillées existaient, ainsi que l'odeur de terre mouillée pendant les orages et la tiède paresse des dimanches matin. Elle n'avait jamais été innocente, mais cette vie de jadis, c'était presque une vie.

Elle pouvait essayer de fuir. Ou, au contraire, l'affronter. Il n'y avait pas d'autre solution. S'échapper ou le tuer. Zarza sourit amèrement en son for intérieur parce que ce choix lui parut absurde. Encore une fois, il n'y avait pas d'issue. Quoique, qui sait ? après tout, peut-être n'était-*il* pas venu se venger. Peut-être lui avait-il pardonné.

Une famille venait de s'asseoir à la table d'en face, à son ancienne table, sans remarquer qu'elle était maculée de souvenirs. Un père et une mère de l'âge de Zarza ; une fillette d'une dizaine d'années, une autre qui devait avoir six ans et un petit garçon, encore bébé. Le père avait assis à côté de lui l'aînée, une petite princesse aux cheveux longs et ondulés ; la mère s'installa à côté de la deuxième, mais elle se leva aussitôt pour prendre le bébé dans le landau et le bercer. La petite se retrouva seule à un bout de table, seule et, toute en boucles noires, dévorée par la solitude. Elle était plutôt moche. Personne ne semblait lui accorder la moindre attention, comme il arrive parfois avec les enfants nés entre l'aîné et le dernier ; mais c'était papa, surtout papa, qui était l'objet de son chagrin, ce papa qui n'avait d'yeux et de mots que pour la petite princesse ; leur aparté amoureux était interminable, profil contre profil, presque lèvres contre lèvres, et la main de papa caressait la toison dorée de la belle, les épaules, la taille de cette nymphette souple aux hanches presque pubères. Le laideron les regardait, bouche bée, les yeux ronds et

implorants, mais les autres ne remarquaient même pas son regard. Elle renversa alors son verre de lait sur la table et eut droit à une petite réprimande de son père, même pas une demi-minute d'intérêt ; puis papa continua à dévorer du regard sa petite princesse, tandis que maman, sourde et aveugle, ne s'occupait que du bébé qu'elle berçait ; et la fillette du milieu, l'oubliée, une affiche de Joyeux Noël crasseuse au-dessus de la tête, s'affligeait du manque d'attention et de tendresse de son père jusqu'au désespoir le plus total, jusqu'à en souffrir comme si elle avait été blessée. Jusqu'à désirer, Zarza le savait, qu'un soir, papa s'approche d'elle, la caresse, même si c'était comme ça, de cette façon bizarre, avec ses doigts chatouilleurs et visqueux, même si elle devait se taire dans le noir complet, mais qu'il la touche et l'aime, pour pouvoir apaiser cette souffrance.

Respirer et continuer. Soudain, Zarza eut l'impression d'étouffer. Il fallait qu'elle sorte du café, sente l'air froid de janvier sur ses joues, marche dans la rue. Elle avala la dernière bouchée de son sandwich, paya au comptoir pour ne pas perdre de temps et quitta les lieux. Il était neuf heures trente-cinq. Elle avait décidé de partir. C'était ce qu'elle avait de mieux à faire. S'éloigner de la ville, disparaître au moins quelques jours. Loin et à l'abri, elle pourrait réfléchir tranquillement et trouver une solution plus radicale. Le seul problème, c'est qu'elle risquait de perdre son travail. Zarza l'aimait. C'était l'une des rares choses qui lui plaisaient. Elle prit dans son sac à main le portable de la boîte et appela au bureau ; c'est Lola qui répondit, l'autre éditrice de la collection d'histoire.

– Lola, je ne peux pas venir.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Des problèmes familiaux. Une crise. Mon frère, tu sais, improvisa-t-elle.

– Mais c'est grave ?

– Bon, je ne sais pas très bien, des trucs de mon frère. Je crois qu'il est un peu malade et qu'on a besoin de moi. Dis donc, une chose, si quelqu'un m'appelle… si quelqu'un m'appelle, tu dis que je suis partie en voyage, que je ne suis pas ici.

– Comment ?

– Si quelqu'un m'appelle, tu lui dis que je suis partie en voyage, que je ne suis pas ici. Mieux, je suis à l'étranger, et tu ne sais pas quand je serai de retour.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Rien, des trucs à moi. Il se peut que je sois absente plusieurs jours, dis-le à Lucía.

– Elle sera furieuse. Le livre est très en retard.

– Pas grave. Dis-lui ce que je t'ai dit.

– Non, ça va retomber sur moi… entendit-elle Lola grommeler tandis qu'elle raccrochait. Elles ne s'étaient jamais très bien entendues. Ni très mal. Zarza ne pouvait pas, ne voulait pas avoir d'amis.

Mais elle avait Miguel. Zarza ressentit tout à coup le besoin de le voir. Elle ne voulait pas s'en aller sans lui dire au revoir. Elle ne pouvait pas disparaître comme ça. Neuf heures quarante. Les visites commençaient à dix heures. Elle monta dans sa voiture et roula encore au milieu des bouchons, vers le nord, sous un ciel triste, minéral. À travers les vitre des autres véhicules, on voyait des visages tendus et sombres, des visages de gueule de bois après les fêtes, accablés par cet excès de réalité qui, les matins nus d'hiver, fond sur les choses.

Personne n'avait ramassé les feuilles tombées pendant l'automne dans le petit jardin de la Résidence, et maintenant le tapis végétal était recouvert de boue et à moitié pourri après les dernières pluies. Les haies non plus n'avaient pas été correctement taillées ni le gazon ressemé. À en juger par le jardin, la Résidence était un peu négligée. C'était un bloc de béton rectangulaire des années 30 ; la porte principale était accessible par un perron en fer à cheval bordé d'une balustrade de fer, seul ornement de la façade. Zarza sonna et attendit qu'on ouvre tout en guettant par les fenêtres sans rideaux et fermées par des barreaux.

– Bonjour. Je viens voir Miguel.

– Bonjour, mademoiselle Zarzamala. Il est dans la salle de jeux.

Ce que l'infirmière appelait pompeusement la salle de jeux était un cagibi au sol recouvert de liège et aux murs blancs. Il y avait un canapé un peu défoncé, deux tables basses avec quatre ou cinq chaises chacune, une bibliothèque en tubes avec quelques livres et des boîtes de jeux : puzzles, petits chevaux, jeux de construction. Dans un coin, un petit clavier électronique et le tabouret afférent. Au moins il y faisait chaud, en fait trop chaud, une véritable étuve. Zarza enleva sa veste et s'approcha de son frère.

– Bonjour !

Elle ne le toucha pas. Miguel détestait qu'on le touche.

Le garçon la regarda avec une apparente indifférence. Il était assis à une table, à côté d'un jeu de construction en bois dont les pièces soigneusement rangées dans leur boîte semblaient n'avoir jamais servi. L'infirmière avait dû l'installer sur cette chaise une demi-heure plus tôt et elle ne s'était plus occupée de lui.

– Tu vas jouer avec ce jeu ?

Il fit signe que non de la tête et lui montra ce qu'il avait dans la main. Un cube de plastique composé de petits carrés de six couleurs.

– Ah ! ton Rubicube… Très bien, formidable… Ça, c'est un jeu amusant et intéressant.

Quelle ironie ! C'était précisément *lui* qui avait offert à Zarza le Rubicube, bien des années auparavant, en guise de malicieux défi intellectuel. Un casse-tête diabolique, un passe-temps pervers inventé en 1973 par Erno Rubik, un architecte hongrois ; les petits carrés étaient, en fait, des cubes qui pivotaient sur eux-mêmes, et le problème était d'arriver à ce que toutes les faces du polyèdre soient d'une seule et même couleur : une entièrement rouge, une autre entièrement verte, une autre entièrement blanche… Zarza avait essayé pendant des mois et des mois, sans jamais y parvenir. Un échec compréhensible dans la mesure où le Rubicube a 43 252 003 274 469 856 000 positions différentes et qu'une seule correspond à la solution, c'est-à-dire celle qui correspond à la répartition précise et harmonieuse d'une couleur sur une même face. Par conséquent,

Extrait de la publication

tourner l'objet au hasard ne mène à rien ; si une personne faisait dix mouvements par seconde sans jamais s'arrêter, il lui faudrait cent trente-six mille années pour exécuter toutes les combinaisons possibles. Zarza finit par se lasser de ce martyre et oublia le casse-tête qui traîna un certain temps dans la maison. Mais un jour, Miguel découvrit le cube et succomba littéralement à son charme. C'était désormais son objet préféré ; il passait son temps à faire pivoter les petits dés colorés de ses mains délicates et un peu gauches. Comme maintenant.

– Tiens. Je te le prête un petit moment, dit tout à coup Miguel en lui tendant le Rubicube.

Zarza savait que c'était une considérable démonstration de tendresse, aussi le prit-elle.

– Merci beaucoup, Miguel. Je suis ravie que tu me le prêtes. Tu es très gentil.

Le garçon enfouit son menton dans sa poitrine et sourit. Un petit sourire, comme un rictus. Il aurait trente-deux ans au printemps, mais il faisait plus jeune. Ses cheveux étaient d'un roux beaucoup plus vif que ceux de Zarza ; pour le reste, ils se ressemblaient, la même peau blanche et les mêmes yeux bleu foncé : l'héritage O'Brian, du côté maternel. En fait, c'était un beau garçon, très beau même ; mais, au premier coup d'œil, on remarquait en lui quelque chose qui ne collait pas, quelque chose d'inachevé, d'indéterminé et d'inquiétant. Il était très mince, raide comme un piquet, ses épaules saillantes et ses omoplates ressortaient comme des ailerons. Il était toujours recroquevillé sur lui-même, les bras repliés et les mains jointes à la hauteur de la poitrine, tandis qu'il jouait avec le Rubicube ou se pinçait les doigts.

– Comment ça va ? lui demanda Zarza.

Miguel regarda par la fenêtre la plus proche.

– Marta a un chien, dit-il.

– Ah oui ! Chouette ! répondit Zarza en se demandant qui pouvait bien être Marta.

– Quand il mange, il fait glup, glup, glup. C'est un cochon. Moi aussi.

– Toi aussi, tu es un cochon ?

– Moi aussi, je veux un chien.

Les yeux bleus de Miguel se noyaient dans une expression opaque et craintive. Il était né ainsi, bizarre, lent dans ses pensées et ses réflexes, enfermé dans son monde. Il avait une case en moins, ce qui se voyait sur son visage ; mais Zarza pensait parfois qu'il y avait aussi en lui quelque chose que les autres n'avaient pas. C'est pourquoi il était si lointain, étrange. Timide et recroquevillé sur lui-même, avec ses petites mains fébriles, il ressemblait à un écureuil en train d'ouvrir une noix. Non, pas un écureuil, plutôt une petite chauve-souris, la tête enfoncée dans les épaules et les ailes repliées sur le dos.

Dans la pièce, il n'y avait qu'une autre personne, un type peut-être nonagénaire, chétif et tout ratatiné comme seuls peuvent l'être ces individus vieux comme Mathusalem qui ont l'air d'avoir déjà perdu leur enveloppe mortelle. Il portait une robe de chambre de flanelle grenat, très élimée, et tenait miraculeusement debout en s'appuyant sur un bâton et en s'adossant à la fenêtre du fond.

– Miguel, tu as dû remarquer qu'aujourd'hui je suis venue plus tôt que d'habitude…

Miguel s'étreignit lui-même et se mit à se balancer d'avant en arrière. Il avait les oreilles trop grandes et trop décollées, de grandes oreilles fragiles et presque transparentes qui avaient l'air de battre comme des ailes contre son visage.

Zarza le réprimanda :

– Ne fais pas ça ! Pourquoi tu fais ça ? Tu vas t'énerver.

– Tu vas t'en aller. Tu vas t'en aller comme avant. Encore une fois ! Tu vas t'en aller. On a tous peur.

L'Oracle. Des années auparavant, c'était *lui* qui l'avait surnommé l'Oracle : un sobriquet moqueur et malicieux, mais aussi très juste, car souvent, parmi les phrases puériles ou apparemment incompréhensibles que disait le garçon, se glissaient des remarques étrangement sensées, des présages d'une finesse à donner des frissons. Cette capacité à exprimer l'indicible faisait partie des étrangetés de Miguel, du trésor de sa différence. Zarza tressaillit.

Extrait de la publication

– Pourquoi tu dis que je vais m'en aller ?

– Je ne veux pas de chiens. Je ne veux pas, je ne veux pas. Lit, lit, lit.

Le garçon se cacha les yeux avec les mains.

– Je ne veux pas te voir. Lit, lit, lit.

– Tu ne peux pas aller au lit, Miguel. C'est le matin et tu viens de te lever. Allons, ne sois pas bête… Enlève tes mains et regarde-moi… Regarde-moi, s'il te plaît ! Ah, c'est mieux… C'est vrai que je vais devoir peut-être partir pour quelques jours, mais c'est juste pour mon travail. Je vais revenir très vite, tout de suite, avant que tu t'aperçoives que je suis partie.

– Donne-moi mon cube, réclama-t-il.

Elle le lui rendit et Miguel se mit à faire pivoter les petits dés sans arrêter de se balancer sur son siège. Comme toujours, s'il ne se calme pas, il va avoir de la fièvre, pensa Zarza, inquiète. Quand ils ont de fortes poussées de fièvre, les malades, surtout les enfants, peuvent être sujets à des délires géométriques. L'obscurité de leurs cerveaux se remplit d'images tridimensionnelles avec les formes élémentaires euclidiennes, polyèdres asphyxiants en rotation lente, arrogantes danses de triangles. Comme si la poussée de fièvre parvenait à dénuder le dessin basique de ce que nous sommes, à nous réduire à cette structure originelle que nous partageons avec le reste de l'univers. Dépouillés de tout, nous sommes géométrie. Même si un jour, nous les humains, il nous arrivait de rencontrer un extraterrestre, pensa Zarza, il y aurait de fortes chances que nous nous comprenions en montrant un Rubicube.

– Et pourquoi ? grogna soudain le nonagénaire qui était à l'autre bout de la pièce.

Zarza le regarda ; le vieillard avait levé la tête et contemplait le ciel triste et gris à travers les barreaux de la fenêtre. Il tendit un bras fin comme un roseau et brandit son poing ridé vers les nuages. Le vieillard furieux apostrophait les hauteurs.

– Et pourquoi est-ce que je dois mourir, hein ? Uniquement parce que je suis vieux ? Hein ?

Zarza rapprocha sa chaise de celle de son frère.

Extrait de la publication

– Écoute-moi, lui susurra-t-elle. Arrête de bouger comme ça, ou tu vas tomber malade. Calme-toi. Je ne t'abandonnerai plus jamais. Je te le promets. Crois-moi.

Miguel ferma les yeux et cessa de se balancer. Puis il mit une main dans la poche de son pull et en sortit un papier.

– Tiens. Pour toi !

– Qu'est-ce que c'est ?

C'était une enveloppe blanche et froissée. Elle en déchira le rabat qui était collé et en sortit une feuille de papier. Au milieu, une phrase écrite à la main :

Je suis venu encaisser ce que tu me dois.

Zarza sentit l'air se glacer dans ses poumons.

Miguel dut remarquer son émotion, car il recommença à se balancer, maintenant beaucoup plus rapidement.

– D'où tu sors ça ? Qui te l'a donné ? demanda Zarza presque en criant, et en essayant de garder son sang-froid.

En arrière, en avant, en avant, en arrière.

– Arrête ! Arrête et réponds ! Qui te l'a donné, Miguel ?

En arrière, en avant, en avant, en arrière.

– C'est Nicolás, non ? Nico est venu ici, n'est-ce pas ?

En arrière, en avant. Lentement, très lentement.

– Dis-le-moi, Miguel. C'est Nicolás, j'en suis sûre…

Le garçon s'arrêta et la regarda. Il avait les yeux emplis de larmes et sa bouche faisait un cercle mou, comme une sorte de lippe.

– N'aie pas peur, Miguel, ne t'inquiète pas. Quand est-ce que Nico est venu ? Hier ?

– Oui. Aujourd'hui. Hier. Demain.

Miguel faisait nerveusement pivoter son Rubicube.

– Du calme… du calme, il n'y a rien de grave… Qu'est-ce que Nico t'a dit ? Voyons, fais un effort, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Qu'il m'aime.

Zarza reprit précipitamment son souffle.

– Et de moi ? Il t'a dit quelque chose de moi ?

– Toi, tu ne m'aimes pas, parce que tu vas t'en aller. Tu ne me plais plus.

Zarza fronça les sourcils.

– Et toi, tu ne m'écoutes pas. Je te dis que je ne vais pas partir, dit-elle, un peu irritée.

Zarza avait pris l'habitude de ne rien ressentir. Elle avait mis des années. Elle ne permettait à personne d'approcher d'elle au point de laisser, en disparaissant, la trace de son absence. Courtoisie et froideur, telle était sa stratégie. Ne jamais rien écouter. Ne jamais rien raconter. À vrai dire, même à elle-même, elle ne racontait pas grand-chose. Elle avait contracté l'habitude de ne rien ressentir, mais Miguel la déconcertait. Il était le seul être vivant à pouvoir encore la blesser. C'est pourquoi, quand Zarza remarquait que des sentiments commençaient à s'agiter en elle et que quelque émotion molle et visqueuse relevait la tête, elle s'empressait de les écraser sans pitié. Comme des vers de terre à coups de marteau.

– J'aime les couleurs calmes, dit le garçon.

– De quelles couleurs tu parles ?

– Les couleurs calmes qui sont dedans.

Zarza soupira, ou plutôt maugréa. L'effort qu'elle fournissait pour dominer ses sentiments l'emplissait toujours de frustration et de colère. C'est pourquoi elle avait une envie presque irrésistible d'invectiver son frère. Oui, ou sinon de l'étreindre, de serrer cette poignée d'os fragiles contre sa poitrine. Mais Miguel ne supportait pas les contacts physiques et, de toute façon, elle-même ne savait plus très bien comment on étreignait quelqu'un.

– Je dois m'en aller, dit Zarza en se levant brusquement.

– Je ne veux pas que tu te dépêches.

– Pourquoi voudrais-tu que je me dépêche ?

– Tu te dépêches, et puis tu n'es plus là.

– Bon, alors je ne vais pas me dépêcher, mais, de toute façon, je dois m'en aller. Mais je te promets que je reviendrai.

Le garçon la regarda d'un air étrange, vide, désolé, qui voulait peut-être signifier ne t'en va pas, ou je ne te crois pas, ou encore j'ai peur. Zarza avait déjà vu cette expression sur le visage de son frère, dévasté, inerte, fragile jusqu'à l'angoisse.

– Je dois m'en aller. Je m'en vais, murmura-t-elle.

Elle tendit un bras et effleura la joue du garçon. Un contact très léger que Miguel supporta en regimbant, mais sans reculer, partagé entre le plaisir et la souffrance, comme un chien battu qui reçoit en tremblotant le frôlement de la main de son maître sans savoir s'il se terminera par un coup ou une caresse.

En sortant, Zarza chercha l'infirmière.

– Pourriez-vous me dire quand est-ce qu'est venue la personne qui a rendu visite à mon frère ? demanda-t-elle en prenant le ton le plus neutre possible.

– Quelle visite ?

– Mon frère a reçu, il n'y pas longtemps, la visite d'un homme… Hier peut-être, ou avant-hier.

– Personne n'est venu ici. À part vous, bien sûr, et la dame de Taberner qui, soit dit en passant, ne se montre pas souvent, Miguel ne reçoit pas de visite. Je dirais que le pauvre garçon est un peu seul.

– Je sais fort bien que normalement personne ne vient, dit Zarza d'un ton irrité. Je parle de ces derniers jours… Je suis sûre qu'il a vu un homme.

– Mais pas du tout, madame. C'est Miguel qui vous l'a dit ? Vous savez bien qu'il aime broder… Moi, je vous assure qu'il n'a reçu aucune visite. Et encore moins d'un homme. Vous voyez bien qu'en plus, il faut sonner pour entrer ; c'est donc… impossible.

Zarza froissa le papier dans son poing et retint son souffle. Elle sentit la peur trépigner de nouveau dans son ventre et fit demi-tour sans même dire au revoir à l'infirmière. Elle quitta la Résidence encore sous le choc et, une fois sortie, resta quelques instants debout sur les feuilles pourries, évaluant les dimensions du monde ennemi. Dehors, quelque part, *il* était là, Nicolás, prêt à se venger. Il était le chasseur et, elle, la proie. La partie de chasse avait probablement commencé depuis un certain temps, même si elle ne s'en était rendue compte que maintenant. Nicolás avait dû passer la ville au peigne fin pour la retrouver ; le nom de Zarza ne figurait pas dans l'annuaire et nul ne connaissait son adresse ni ne savait où elle travaillait. Autrement dit, personne ne pouvait lui faciliter la tâche.

Extrait de la publication